



James McDougall.- *A History of Algeria* (Cambridge: Cambridge University Press, 2017), 448p.

Dans sa monographie *A History of Algeria*, James McDougall innove à bien des égards. Tout d’abord, il cherche à casser les chronologies habituelles. En choisissant de s’intéresser à environ 500 ans de l’histoire algérienne, il décide d’écrire une histoire sur la longue durée: de Khayr al-Din ‘Barbarossa’ le pasha kapudan, ou sultan d’Alger en 1519 (11) jusqu’au cinquantenaire de l’indépendance de l’Algérie en 2012 (336).

D’autre part, *A History of Algeria* se présente *de facto* comme une tentative d’ouvrir à un plus large public les portes d’une histoire méconnue dans sa complexité, une histoire connue partiellement puisqu’elle se concentre en général sur la période coloniale et la guerre d’indépendance—ou avec un parti pris —aujourd’hui nationaliste, islamiste, berbériste ou néo-colonialiste. C’est ainsi que James McDougall cherche à démontrer les continuités de la société algérienne en matière d’organisation sociale avant et après la conquête française.

L’ouvrage sort des sentiers battus de par le panorama de l’Algérie qu’il propose, car c’est surtout d’en haut qu’on est habitué à voir l’Algérie. La preuve s’il en fallait, c’est *‘Algérie vue du ciel’* d’Arthus Bertrand (2015) qui aurait été le document(aire) le plus marquant sur l’Algérie de la dernière décennie. Dans ce film, on survole le pays mais on ne s’arrête jamais, ou presque, ni sur des faits, ni sur la vie des personnes; brochant ainsi un beau tableau vide de sens social. Par opposition à cette approche, l’entreprise de McDougall d’écrire une histoire de l’Algérie qui soit de référence, opte pour une approche “par le bas,” par le réel, par le vécu de cette histoire (4). Car les sources de l’histoire algérienne ont souvent déformé voire déshumanisé l’histoire. L’orientalisme et le néo-orientalisme évoqués ci-dessus vident l’histoire de ses acteurs.

Si nous avons là déjà deux fils conducteurs très importants: démonstration de continuités historico-sociales du pays, et nécessité d’observer l’histoire du pays par le bas, le message que James McDougall veut faire passer dans l’intégralité de son œuvre est celui de la résilience algérienne. Raconter cette

résilience algérienne c'est déceler l'espoir de faits qui peuvent souvent, et sont souvent, dépeints comme foncièrement désespérant.

McDougall estime que l'historiographie algérienne est déformée par l'idée que l'identité nationale serait prisonnière de la violence, de l'Islam et de la politique. Pour remédier à cela, il nous présente les faits et les grands hommes de cette histoire mais aussi l'histoire et les langues populaires—celles du peuple—ainsi que la diversité géographique, religieuse et politique de l'Algérie. L'ouvrage de James McDougall remplit ainsi non seulement la fonction de raconter les histoires de l'Algérie mais aussi celle de désamorcer les polémiques. C'est une ambition intellectuelle inédite, qui continuera sans doute d'ouvrir le champ des études sur l'Algérie. En cela, la traduction de ce livre en français et aussi en arabe s'avère indispensable.

L'ouvrage débute sur les origines de l'actuel État algérien, lequel est trop souvent perçu comme un calque (ou anti-calque) de l'État colonial français. Dans le premier chapitre, McDougall, à partir de 300 ans d'Algérie Ottomane, recadre ce qui a souvent été compris par ce passage de l'histoire. Pour l'auteur, il n'y a ni fondation de l'État algérien dans la régence d'Alger (12) ni une régence qui figurerait comme force externe qui aurait stoppé toute capacités de résistance indigène et donc qui aurait facilité la conquête française (ibid). Ce qui intéresse McDougall, c'est davantage comment s'est construit l'État en fonction des groupes sociaux, du cosmopolitisme incontestable des grandes villes, du transnationalisme et des structures islamiques, c'est à dire des continuités historiques. Dans ce changement de paradigme, l'auteur évoque de manière substantive les différentes terres et paysages de l'Algérie et leur impact social sur l'écologie morale à "responsabilités partagées, droits reconnus et intérêts communs"(24). Le basculement d'ordre de pouvoir est arrivé vite, trop vite selon McDougall, pour l'élite de la régence.

Le deuxième chapitre raconte l'horreur de ce basculement de pouvoirs et la prétention de supériorité civilisationnelle de 'l'ouest,' son manque de scrupules en matière de guerre, la souffrance de l'expropriation des Algériens de leurs terres et les affres du complexe militaro-impérialisme français. Mais l'auteur nous montre aussi que cette entreprise coloniale n'était ni un projet réfléchi ni une conquête planifiée. C'est ainsi que Bugeaud (gouverneur générale de l'Algérie) parla de prendre l'Algérie 'grandement' (69), car la prise d'Alger, et le fait de maintenir ses territoires sous occupation était aussi un risque pour un État-nation français très peu stable dans le contexte du dix-neuvième siècle (50).

L'arrivée des colons pourrait aussi apparaître comme un projet préparé de longue date et il est certain que leur implantation fut d'une importance singulière au réagencement démographique des territoires, mais cette histoire tient aussi à des acteurs et à des motivations personnelles (50). Par exemple, Ahmed Bu Darba chercha à combler le vide de pouvoir avec un nouvel état tributaire (53) ou encore le député du sultan du Maroc Abd al-Qadir (67) aurait essayé, lui, de bâtir un État islamique. Durant cette période de restructuration sociétale (1830-1911) l'auteur focalise sur les micros résistances quotidiennes (selon le sociologue James C. Scott) telle que la prêche, les conteurs de rue ou la circulation des rumeurs (83). Ainsi James McDougall nous indique certaines continuités, notamment dans les privilèges accordés à des grandes familles algériennes par l'État colonial, mais aussi une continuité dans, à la fois, les résistances et accommodements contre ou avec le nouvel arrivé.

Les troisième et quatrième chapitres débattent des moyens de domination du système colonial. Ils mettent l'accent sur l'importance des contextes en Algérie et en France. Parmi les idéologies coloniales, James McDougall différencie les idées militaro-intellectuelles orientalisantes et la logique coloniale (des colons donc) qui déshumanisent totalement les autochtones. Entre ces deux positions, il y eut aussi 'l'associationisme' qui voudrait associer le "progrès" du colonialisme européen à la société algérienne (arabo-berbère) des Saint Simoniens et de Tocqueville (1841) qui prôna le capitalisme et le colonialisme de l'assimilation, c'est à dire l'enracinement des notions de propriété privé et de droit civil dans la culture ambiante. Pour appuyer sa thèse que tout ne fut pas prévu d'avance, l'auteur s'arrête sur les trajectoires migratoires des premiers 'pied noirs' qui firent des allers-venus puis commencèrent à s'installer en Algérie à partir des années 1870, date à laquelle le système changea et les expropriations se sont formalisées suite au soulèvement de 1871 (97). Néanmoins, jusqu'en 1911, furent comptabilisés plus de 137.000 Espagnoles et 36.000 Italiens, et ce malgré la loi de nationalité du 26 juin 1889 qui naturalisa les colons non-français en masse.

L'auteur s'arrête longuement sur les questions de citoyenneté. Il trouve que le succès mitigé du décret Crémieux (du moins dans son refus au début de par le fait qu'il dérangea fortement l'aspect religieux de la vie) qui fait Français tous les Algériens juifs des territoires nord de l'Algérie coloniale en 1870 fait écho à la situation des musulmans indigènes soumis au code de l'indigénat qui serait plutôt 'un ensemble de pratiques dont le lien commun fut un manquement procédurié' qu'un principe de normes juridiques (125). Ainsi l'indigénat créa une forte identité autour du fait indigène – que personne

n'aurait tenté de changer depuis l'extérieur comme Crémieux – et le statut personnel qui fait de la vie religieuse, des rites de vie, un élément de solidarité très forte.

D'ailleurs l'incipit du chapitre quatre nous présente la nouvelle classe moyenne arabo-pied-noir. Elle prit le contrepied de l'indigénat au tournant du vingtième siècle et elle est représentée par le dialogue Benhabylès – un 'évolué/m'tournis' (qui retourne sa veste) c'est à dire associationniste – et Camus, le pied noir progressiste – puis Ferhat Abbas le réformateur politique et, de manière plus subtil Ben Badis, père fondateur de l'*Islah*, le réformisme islamique. Or, certains de ces acteurs ne prirent pas en compte l'importance de l'indigénat comme vecteur identitaire qui serait mobilisé par *Islah* de l'Ulama. La force retrouvée du discours de l'Ulama serait renforcé par les événements du Rif, de l'Égypte et de la *Nahda* de manière plus large (132). Mahieddine Bachtarzi, l'artiste, metteur en scène et acteur au tournant du vingtième siècle et avant l'activité proprement politique de Messali Hadj qui répand l'idée de l'autodétermination, chanta à l'époque: *ma a'rifnash ash trig na' khudh-u* (nous ne savons pas quelle route nous allons prendre, 177).

La Deuxième Guerre mondiale est perçue par James McDougall comme étant le déclencheur d'un positionnement indigène plus ferme en faveur de l'autodétermination. En effet, cette guerre marque le désenchantement du modèle français, et la chute de son prestige mondial. Le chapitre cinq se focalise sur la lutte entre formations politiques pour l'autodétermination accrue par, d'une part, l'incarcération, et d'autre part, par la pression policière-militaire (190). Ainsi l'auteur identifie un début d'hostilité politique encore une fois magnifié par l'imaginaire colonial entre un mouvement berbériste et nationaliste. McDougall explique que le pari du Front de Libération Nationale (FLN) d'un profond soutien populaire et d'une négation politique (198) était bien en vigueur mais bâti sur des mythes et légendes du peuple ('un seul, ce héros'). Dès lors, le FLN aurait opté très tôt pour un modèle militariste sur la base de l'image positive de la violence révolutionnaire (200). C'est dire que le FLN comme point de jonction de différentes familles politiques devient vite un nid de factions ou de 'clans' au sein du véhicule FLN-ALN – l'armée étant au cœur de l'opération – qui malgré ses pertes du début devient en deux ans le symbole fort de la lutte anti-impérialiste (206).

Malgré la victoire rhétorique du FLN, l'auteur nous montre comment l'Organisation d'Armée Secrète (OAS) aurait accru les actions terroristes pour faire un maximum de dégâts. Si le FLN piocha dans la logique de la division communautaire – l'auteur soulève l'existence de tensions qui sont

particulièrement aiguës au sein du FLN notamment sur la question des femmes et des minorités – c’est le nihilisme destructeur de l’OAS qui opère une rupture totale entre les habitants de l’Algérie. Or, ces luttes fratricides et claniques continuèrent après l’indépendance pendant ‘la révolution inachevée’ entre 1962 et 1992 (le titre donné au sixième chapitre). Celles-ci étaient inhérentes à la structuration du pays par le FLN-ALN, notamment dans les enclaves de pouvoir représentés par les *wiliyat* (“régions” selon la nouvelle organisation cartographique du FLN). Afin de contenir ces rivalités, les individualités (c’est à dire le charisme du leadership) s’avèrent primordiales. James McDougall nous embarque dans les politiques étatiques de l’après indépendance du socialisme tiers-mondiste de Ben Bella à la voix plus conservatrice de Boumédiène, au réformisme-moderé de Chedli-Benjedid. Bien sûr durant cette période, l’auteur se concentre aussi sur la montée de l’islamisme qui d’ailleurs, il insiste, n’existe pas sans facteurs externes et internes. Il brosse ainsi le tableau généalogique d’un mouvement islamo-politique algérien de Madani à Bennabi jusqu’à Abbassi mais il souligne aussi l’importance du courant des Frères musulmans, de la presse et des tracts islamiques tel Al-Qiyyam, ainsi que l’implication de l’État dans la politique religieuse qui aurait prôné le contrôle de mœurs, et un discours de libération sur une base religieuse afin d’amadouer une partie non-négligeable de la population. L’auteur nous montre les changements qui s’opèrent entre société, religion et politique à travers les séminaires annuels de la pensée islamique comme indication d’un rigorisme croissant. Enfin les différentes crises démocratiques de 1981 et de 1989 sont aussi décortiquées par l’auteur compte tenu de la gestion de l’économie, du dirigisme étroitement lié à la manne financière représenté par le pétrole et le gaz, du rôle de Hamrouche et des réformes économiques libérales (tout à fait dans l’ère du temps) qui demandèrent, en tout cas en théorie, un changement démocratique radical qui aurait remis en question le parti unique en Algérie mais aussi l’appareil de surveillance militaro-policière issu lui de la structuration du mouvement FLN.

La polémique ‘qui tue qui?’ concernant la décennie noire prend une place prépondérante dans le dernier chapitre. L’argumentaire de McDougall tient au fait qu’il est impossible de le savoir. Avec la fuite des intellectuels, les médias internationaux auraient jeté un œil déshumanisant sur la guerre: elle fut avant tout un spectacle, un trauma, un anti-compte de fée prémonitoire (292). L’historiographie et la représentation du pays depuis l’extérieur auraient laissé les habitants pour compte et la question des raisons de la violence reste irrésolue car il y a un manque de sources fiables à croiser malgré la pléthore

de témoignages (293). De plus, ce conflit aurait fait que le champ académique concernant l'Algérie s'est penché notamment sur le règlement du conflit, les questions de sécurité, les chercheurs souhaitant apprendre des 'leçons de l'Algérie' (ibid).

Pendant ce temps, le peuple entretient un rapport fortement ambigu, voire dérisoire avec *an-nizam*: le système-armée. McDougall nous présente le lexique comiquo-fataliste des Algériens pour exprimer ces sentiments: *hogra*; *hukumat Mickey*; *tchi-tchi (papicha) mujahidin taiwan* (295). Après la décennie noire, les Algériens démontrent qu'ils sont résistants: face au *statu quo* ils essaient bon gré mal gré de se reconstruire sur la base de systèmes de solidarité ancienne, liés aux partis ou aux rouages locaux et d'un consensus des valeurs d'après le printemps arabe de 2010 (334).

Aujourd'hui en Algérie on se bat pour une nouvelle forme de vie en commun. Ainsi, le tableau d'encre et de papier de James McDougall qui a dépeint l'Algérie à partir du terrain, aurait, très probablement, gagné son pari.

Samuel Sami Everett
Research Associate at CRASSH
Cambridge University